

L'ŒUVRE DES INGÉNIEURS GÉOGRAPHES FRANÇAIS EN ALLEMAGNE, DE LA GUERRE DE SUCCESSION D'AUTRICHE À LA GUERRE DE SEPT ANS (1741-1763)

Par Xavier JAUSLIN.

A partir du règne de Louis XIV la carte devient un outil de pouvoir et de prestige de première importance dont " l'impact " se fait sentir tant au niveau du gouvernement qu'à celui des élites de la société, passionnées par les défis scientifiques et une soif de savoir. La carte de France dite de Cassini, fut réalisée grâce à un financement partiellement public. Pourtant cette œuvre prend racine en plein conflit de la guerre de Succession d'Autriche (1741-1748) pendant laquelle Cassini de Thury présenta des travaux à but militaire au Roi qui fut tellement impressionné qu'il demanda à Cassini d'établir une carte du Royaume de France aussi précise et rigoureuse que ses travaux sur le théâtre de la guerre en Flandre.

Les progrès scientifiques, l'évolution de l'art militaire avec l'introduction des armes à feu, avec de l'artillerie et des armées de plus en plus importantes, vont susciter un besoin croissant de documents cartographiques, susceptibles de faciliter la préparation et l'exécution de campagnes militaires. Pour un chef compétent la carte va représenter une véritable aubaine, car elle lui permet d'avoir une vision d'ensemble, ainsi que de faire appliquer ses ordres par ses subalternes « au doigt et à l'œil », augmentant ainsi de manière significative le nombre de troupes qu'il peut diriger. Peu à peu des hommes sont regroupés pour lever ces documents cartographiques. Le plus connu d'entre eux, Vauban, organisera et formera ces hommes en créant un corps qui portera plus tard le nom de Génie. Spécialisés dans l'attaque, la défense, et la cartographie des places fortes, ces ingénieurs ne pourront pas répondre à tous les nouveaux besoins cartographiques. Détachés de leur corps d'origine, des hommes vont s'atteler à la tâche en transformant et réglementant leur travail, créant ainsi dans les faits, le corps des ingénieurs géographes, spécialisé dans la cartographie à l'usage des armées en campagnes.

Ainsi, cette étude s'articule autour de trois points afin de mieux comprendre l'œuvre de ces ingénieurs géographes si souvent confondus avec les ingénieurs du Génie :

- Les documents cartographiques à usage militaire à la veille de la guerre de Succession d'Autriche
- La description d'une carte topographique
- Les cartes de guerre et la figuration des troupes

I Les documents cartographiques à usage militaire à la veille de la guerre de Succession d'Autriche :

La production cartographique militaire se composait essentiellement de trois types de documents qui sont les

cartes générales (gravées et à petite échelle), les cartes de batailles (œuvres à la gloire du monarque), les plans de places fortes (véritables outils tactiques pour la construction, la défense et l'attaque des places fortes), auxquels on peut ajouter les plans en relief seule solution trouvée par les contemporains pour représenter de manière vraiment pertinente les problèmes liés à la représentation de l'altitude.

Les cartes générales :

Ces cartes couvraient de grandes étendues et représentaient un pays ou une province. Ce sont donc par définition des cartes chorographiques ou géographiques à petite échelle. Elles permettaient surtout de localiser les villes, les places fortes et parfois les grands axes de communications. Etaient également représentés les barrières naturelles tel les reliefs montagneux, les grands cours d'eau voire même certaines forêts difficilement franchissables. Mais ces véritables obstacles sont fort mal figurés. Les montagnes étaient représentées sous forme de taupinières et il n'était nullement indiqué les points de passages de ces obstacles tels les vallées ou les cols, car les armées ne cherchaient pas à traverser ces zones mais à les contourner. Par ailleurs, les limites des états et principautés étaient souvent accompagnées de signes distinctifs permettant de savoir de quel prince ceux-ci dépendaient. Certaines, certes à connotation plus guerrières indiquaient les lieux des batailles par l'utilisation de symboles telles des épées croisées vers le haut pour une victoire ou des épées croisées vers le bas pour une défaite. Trop imprécises pour une utilisation sur le terrain pendant les campagnes, elles servaient néanmoins pour la sélection de points géographiques à enlever ou à protéger de l'ennemi. Ce travail d'élaboration d'objectifs stratégiques est donc essentiellement un travail de cabinet, préalable à l'exécution d'une campagne militaire.

Les cartes de prestige :

Le second type de cartes est essentiellement un objet de prestige à la gloire du monarque. En effet, les plans de batailles et de sièges ressemblent plus à des œuvres d'art où la personne du roi est mise en avant, qu'à des documents permettant de comprendre le déroulement d'une bataille. Gravées, ces cartes étaient destinées à une diffusion importante les rendant accessible à un large public. De nombreux cartouches richement enluminés, décorés d'allégories guerrières et de blasons entourent un champ de bataille souvent représenté en perspective cavalière ou semi-cavalière et montrant des combattants minutieusement dessinés. Cette propagande guerrière éminemment politique est là pour symboliser la toute puissance du monarque qui par métaphore domine et embrasse le champ de bataille ; il est le maître incontesté et le protec-

teur de ses armées. L'utilisation à des fins militaires de ce type de cartes tout comme l'étude des victoires des grands capitaines à partir de ces documents est donc impossible. Le déroulement de la bataille avec ses grands bouleversements, événements où le sort des armes bascule définitivement dans l'un ou l'autre camp, n'est pas véritablement représenté.

Les plans de guerre :

Issus de besoins concrets rencontrés sur le terrain par les hommes de guerre, les plans des places fortes sont réalisés par des hommes expérimentés au sommet de leur art, les *ingénieurs du Roi* en phase avec les derniers progrès scientifiques. Ces plans donnent sous le règne de Louis XIV et des guerres de sièges leur pleine mesure. Essentiellement manuscrits et aquarellés, ils représentaient les fortifications des villes ou citadelles de manière très précise ainsi que les proches environs. Ils permettaient aux généraux de déceler les points faibles des protections et les chemins d'accès les plus faciles pour l'exécution d'un siège. Mais leur utilisation ne s'arrêtait pas à ces besoins de guerre. En effet, l'activité des ingénieurs du Roi touchait également la construction, la réparation, l'entretien des fortifications et des bâtiments militaires ainsi que la surveillance et la gestion du domaine militaire en période de paix.

Cependant, les évolutions de la guerre ne se contentent pas d'approximations et rapidement se fait sentir le manque cruel d'une carte intermédiaire. Ce document que l'on peut qualifier d'opérationnel (la réalisation de décisions stratégiques) n'est autre que la carte topographique, laquelle allait représenter la raison d'être et l'essentiel du travail des ingénieurs géographes.

La carte topographique :

Des renseignements que la guerre exige¹ :

Le poids militaire d'une nation est d'une importance primordiale dans le jeu politique des relations entre États. Celui-ci permet d'influer de manière significative sur les prétentions, les querelles et les alliances qu'entreprend ou subit une nation sur l'échiquier international. La connaissance parfaite du domaine militaire, de l'économie et de la société des autres pays – autant que celle de son propre pays – est donc essentielle à un gouvernement afin qu'il puisse entreprendre une guerre dans les meilleures conditions.

Mais pour faire la guerre le gouvernement doit parfaitement connaître le terrain sur lequel vont se dérouler les opérations. Il faut savoir que les axes de communication (voie de terre ou d'eau) sont primordiaux. Cela implique une connaissance de l'état des chaussées, de la navigabilité des cours d'eau et ce pendant toutes les saisons de l'année (en particulier prendre connaissance des périodes de pluie et l'importance de celles-ci sur le pays²).

Par ailleurs, les combinaisons entre les différentes armes (infanterie, cavalerie, artillerie, génie) qu'il faut respecter et la taille des armées à engager selon le théâtre d'opération, jouent un rôle de premier plan. Par exemple

la guerre de montagne ne nécessite pas un fort contingent d'hommes et parmi eux, une faible proportion d'artilleurs et de cavaliers suffit. La connaissance de barrières naturelles, les obstacles érigés par l'homme (tels les places fortes, les digues ou toute construction permettant de bloquer voire de fixer l'ennemi) ne sont pas à négliger. Avec cette maîtrise du pays, un chef habile peut affaiblir un adversaire de manière significative. C'est le cas des positions de l'armée franco-bavaroise enfermée dans Prague en 1742 et condamnée à l'immobilisme. Loin de leurs lignes de ravitaillement, sans connaissance approfondie du pays et sans de bonnes cartes, l'armée française est isolée et ne sauve sa réputation que par une action d'éclat (l'évacuation et la retraite de la ville par le maréchal de Belle-Isle³ dans la nuit du 16 au 17 décembre 1742). Pourtant celle-ci ne peut masquer l'échec de la campagne et les mauvais choix stratégiques en cascade (l'armée française était aux portes de Vienne). Ceci est dû en grande partie au manque de renseignements du commandement français sur ces contrées et à des décisions politiques lourdes de conséquences, prises par le maréchal de Belle-Isle.

Comme nous venons de le voir un gouvernement décide, en fonction des renseignements compilés, d'un plan de campagne ainsi que de l'effectif et du type des armées à engager. Il arrive que des considérations politiques et diplomatiques viennent contrecarrer cette logique. On décide d'un nombre d'hommes sans réellement adapter l'armée aux opérations qu'elle va devoir effectuer. La terrible défaite de Rosbach en 1757 de l'armée combinée (armée française et armée des cercles) surprise en pleine marche par les troupes du roi de Prusse est un exemple d'une préparation approximative d'un conflit aboutissant sur le terrain à une mauvaise coordination.

Dans ce contexte, associé à des armées aux effectifs toujours plus importants, le général se doit d'avoir un document de synthèse sur la région où il porte la guerre. La réponse cartographique à ce besoin est la carte topographique dont l'échelle idéale est au 1:14 400 soit du 6 lignes pour 100 toises. On trouve également la réduction de cette carte au 1:28 800 ce qui permet de figurer une surface plus importante tout en gardant un très bon niveau de précision.

II Description d'une carte topographique :

De toutes les données requises pour une bonne lecture, l'échelle est sans conteste la plus importante. Elle est l'élément central autour duquel s'articule la réalisation d'une carte. En effet, il est primordial que tous les éléments reproduits sur la carte soient placés de manière à garder proportionnellement les mêmes distances entre eux que dans la réalité. Cette proportionnalité n'est véritablement rigoureuse qu'avec l'apparition des levés à partir d'un canevas géométrique. Ce n'est donc pas le cas des documents de la première moitié de la guerre de succession d'Autriche qui possèdent encore une importante distorsion des distances contrairement aux principaux documents de la guerre de Sept ans qui reposent sur un canevas géodé-

¹ Voir *Le Mémorial topographique et militaire rédigé au Dépôt général de la guerre, par ordre du ministre*, Paris, Imprimerie de la République, Fructidor an IX. Nouvelle édition complétée publiée chez Ch. Picquet en 1831.

² Voir la reconnaissance de Mortaigne en 1739, conservée au SHAT (Service historique de l'armée de terre) sous la cote 1 M - 1503 et 1504.

³ Voir SHAT, carte LIC-158 (3).



SHAT/LIC-1433 : Extrait de la carte du cours du Rhin en 1745



SHAT/LIC-1220 (1) : extrait de la carte du cours du Rhin en 1743

sique. Prenons l'exemple de la figuration des méandres du Rhin entre Spire et Phillisbourg sur les cartes conservées sous les cotes LIC-1433 et 1220 (1). En tenant compte de la différence d'échelle (du simple au double⁴) les proportions ne sont pas respectées : la diagonale de la grande boucle du Rhin au nord de Spire représente une distance d'environ soixante dix mètres sur la carte LIC-1433 alors que sur la LIC-1220 (1) elle représente cent huit mètres. Pourtant celle-ci devrait avoisiner les cent quarante mètres ! Le même constat se répète pour la distance entre les villes de Spire et de Phillisbourg. Cette constante se retrouve sur toutes les cartes qui ne possèdent pas de canevas géométrique, en particulier quand les échelles deviennent de plus en plus petites.

En revanche, commence à se dessiner une uniformisation du type d'échelle employé en fonction des besoins des cartes, qui permet au Dépôt de la guerre, à la fin du XVIII^e siècle de proposer une liste des échelles en fonction des différents besoins⁵.

La représentation de l'environnement :

Sous le règne de Louis XIV la vie sociale est profondément marquée par les modèles antiques et l'imitation de la nature. Héritiers du Classicisme, les ingénieurs géographes de la première moitié du XVIII^e siècle tendent à se détacher de cette représentation esthétique pour se tourner vers une vérité scientifique plus intéressée par une restitution " véritable " des objets dans leurs rapports à l'espace que par une imitation sensible et esthétique de la nature. Ainsi, les ingénieurs géographes n'échappent pas à la dualité d'un ordre intelligible, poussés par les besoins militaires de leur métier, et d'une réalité sensible qui " parle " au yeux et au cœur sans autre discours lié à leur sensibilité artistique. Finalement pour ces hommes l'imitation de la nature n'est plus une " copie de la réalité empirique " mais elle " restitue l'ordre intelligible de la nature par un processus d'analyse et d'abstraction " ⁶.

Sans atteindre une figuration totalement symbolique que nous connaissons à travers nos cartes du XX^e siècle et qui requiert l'usage d'une légende pour les non initiés, les ingénieurs géographes ont développé une rationalisation partielle de la figuration de la nature qui permettait de se passer de légende. C'est ce refus de rendre les cartes tributaires d'une symbolisation à outrance qui donne au travail des ingénieurs géographes un esthétisme artistique propre à " interpeller " le goût du beau chez le lecteur. Les concessions faites à la symbolisation sont essentiellement représentées par un respect scrupuleux des proportions des objets représentés sur la carte.

La nature " sauvage " :

Par l'utilisation de couleurs aux teintes " réelles ", l'ingénieur géographe donne vie à ses cartes et permet au lecteur de ne pas être dépaycé. Le vert, couleur de l'élément végétal, domine, mais avec de nombreuses nuances en fonction des essences végétales représentées. Il délimite de manière précise les contours des forêts par la couleur ou en augmentant le nombre d'arbres, puis il dessine dans

cet espace les végétaux de l'essence dominante. Parfois le grand nombre d'arbres – ou une coloration plus sombre – donne une indication sur la densité de la forêt. Le cas des arbres isolés pose plus de problèmes d'interprétation. Certains cartographes, de manière à casser la monotonie de l'ensemble d'une carte, ajoutent ici et là des arbres qui n'ont aucune justification – autre que l'esthétisme – alors que les plus consciencieux représentent de petits bosquets ou des arbres isolés. Les zones marécageuses sont également représentées et il est inutile de se reporter à une légende pour les deviner. Les cours d'eau (en particulier ceux de faible importance) sont le plus souvent représentés en vert. En effet, dans la tradition cartographique française, le bleu était réservé à la mer et aux eaux vives. Le soin donné à la figuration de la nature " sauvage " s'explique par l'importance que représentent ces objets en terme d'obstacles naturels pour les armées en mouvement.

La nature maîtrisée par l'homme :

Les cultures sont surtout représentées sur les cartes à grande échelle mais avec peu de nuances. En effet, pour les armées en mouvement ces terres ne représentent pas des obstacles ce qui ne nécessite nullement une mise en valeur. Ces espaces ouverts servent à manœuvrer, combattre et à camper. Les potagers se situent autour des habitations et sont délimités par des haies. La majorité des cultures est simplement figurée sous forme de terres labourables sans autres précisions. L'ingénieur géographe dessine des sillons (des traits parallèles) qui doivent suivre les formes du terrain. Des règles simples qui évitent de rendre un dessin monotone sont respectées : le sens des sillons varie d'une pièce de terre à une autre, la taille des pièces de terres voisines est différente, l'arrangement général ne doit pas paraître trop ordonné et ne correspond aucunement à la réalité. Puis, à l'aide d'un pinceau, il repasse sur les traits, avec une teinte légère, la couleur qui convient le plus pour imiter la nature⁷. Pour terminer le travail, les terres labourées sont lavées d'une teinte rougeâtre ou verdâtre. L'ensemble est exécuté rapidement et donne à la carte une beauté simple, qui rehausse la qualité visuelle de l'ensemble en servant de " fond d'écran ".

La figuration des prairies ou pâturages est souvent des plus simples, une teinte verte très claire marque ces zones herbeuses, qui se trouvent en général près des cours d'eau. Dans certains cas, la teinte peut prendre une couleur de plus en plus jaune au fur et à mesure de l'éloignement des cours d'eau, afin de faire plus " naturel " en indiquant une irrigation moins importante aux points les plus éloignés de l'eau. La seule exception notable à cette faible précision des cultures concerne la vigne. En effet la figuration de celle-ci est toujours soigneusement représentée. Son utilité militaire paraît pourtant bien faible. La solution la plus logique est de la considérer comme un faible obstacle pour les armées en ordre de bataille.

Le relief :

Principal obstacle pour les armées en campagnes, le relief est paradoxalement l'élément le plus mal figuré en

⁴ La carte LIC-1433 est au 1:43 300 env., alors que carte LIC-1220 (1) est au 1:23 500 env.

⁵ voir F. de Dainville, *Le langage des géographes*, p. 54.

⁶ Voir B. Tocanne, *L'idée de la Nature en France dans la seconde moitié du XVII^e siècle*, Paris Klincksieck, p. 317, cité par C. Bousquet-Bressolier in *l'œil du cartographe*, page 95.

⁷ Certains cartographes cherchent même à représenter le paysage à sa plus belle saison avec toute les variétés de couleurs possibles, ainsi que des nuances pour chaque type de terres ; terres en friche, prairies, terres labourées au repos.



SHAT/LIC-21 : Carte topographique de l'Allemagne du sud, feuille des environs de Hanau.



SHAT/LIC-531(4) : Plan du combat de Grünigen le 25 août 1762

particulier dans les zones montagneuses. Aucune méthode réellement satisfaisante (les courbes de niveau) n'existe au XVIII^e siècle. Peu connu, partiellement auréolé de mystères, la montagne, nous rappelle Numa Broc, était réduite par les militaires et les hommes politiques à "de minces alignements de taupinières [...], placées par la Providence pour séparer des voisins belliqueux"⁸. La montagne ne se concevait pas par elle-même mais par opposition à des zones conquises et maîtrisées par l'homme. "Obstacle, simplement, et muraille, la montagne n'était jamais considérée en elle-même ; c'était une frontière, et non un pays"⁹. Pour les ingénieurs géographes le problème ne se posait pas en ces termes. Les terrains qu'ils lèvent représentent des zones ouvertes, ou susceptibles de l'être, aux mouvements des armées. Le relief n'y est par conséquent que très faiblement escarpé. Les points d'altitude correspondent souvent à des collines ou petites hauteurs accessibles aux troupes. Pour les chefs militaires, ce qui compte c'est la connaissance d'un lieu élevé d'où ils peuvent embrasser du regard l'étendue d'un champ de bataille ou y placer des unités dans une position défensive solide. Si le relief est trop abrupt pour être gravi par des soldats, alors la figuration n'a pas besoin d'être précise, car la zone devient une sorte de zone "morte", un obstacle que les armées contournent ou dont elles se servent comme appui. En aucun cas ce terrain n'est occupé. Nous retrouvons là le même raisonnement que pour les cartes générales avec le système des alignements de taupinières. Sur les cartes de la guerre de Succession d'Autriche, ne figurent que des pentes douces de faible altitude. Le cartographe se contentait d'un dégradé de couleur marron ou grise plus ou moins foncé en fonction de l'inclinaison de la pente. L'utilisation de hachure combinée aux dégradés de couleur n'est pas encore bien établie. Seulement 26% des cartes proposent cette évolution, alors que pendant la guerre de Sept ans cette technique atteint les 40%. Cette pauvreté du relief masque difficilement les problèmes techniques sur lesquels tous les scientifiques butent, ce qui n'est pas le cas de la représentation des transformations réalisées par l'homme sur les territoires qu'il occupe et façonne.

L'occupation humaine :

La présence de l'homme sur les cartes se concrétise essentiellement par la figuration de constructions telles les routes, les ponts et surtout les bâtiments. Contrairement à la nature qui est encore très imagée, les constructions sont le plus souvent désignées par des symboles géométriques. Ceux-ci procèdent d'un rabattement sur le plan vertical (soit une vue aérienne) d'objets représentés de profil par le passé. Certaines cartes topographiques à petite échelle gardent encore, de manière partielle, des objets dessinés de profil. Les lieux stratégiques (citadelles, grandes villes) mis en valeur profitent de signes géométriques, alors que les lieux de moindre importance, tels de petits villages, sont souvent figurés par des silhouettes.

Les signes utilisés sont les mêmes pour toutes les cartes, ils marquent un premier pas vers une uniformisation et schématisation des objets. Sur les cartes françaises les constructions sont toutes en rouge. Couleur de la tuile, mais aussi symbole de la vie et de l'effort, cette couleur

semble tout à fait adaptée à des ouvrages érigés par l'homme. Quand l'objet figuré devient trop abstrait l'ingénieur géographe le définit par une note manuscrite complémentaire directement sur le plan. Toutes les constructions figurées ont une importance pour les militaires, que ce soit d'ordre économique (les moulins) ou stratégique (les routes, les bâtiments) et reçoivent de la part de l'ingénieur géographe une attention particulière. Ainsi pour les passages de cours d'eau la distinction est faite entre les différentes sortes de ponts, en rouge ceux en pierre, en gris ou marron ceux en bois. Même les ponts "volants" construits sur un tablier de bateaux alignés les uns à côté des autres possèdent leur propre symbole tout comme les gués qui sont soit représentés par des pointillés soit notés sous forme manuscrite.

Les fortifications reçoivent également une attention privilégiée, elles sont exprimées par une grande variété de symboles. Les constructions temporaires comme les redoutes ou les lignes de retranchements sont en gris et vue du ciel, alors que les fortifications de citadelles profitent d'une perspective cavalière de manière à mettre en valeur l'importance des murs et les différentes superpositions de remparts.

Malgré tout, cette précision dans la rigueur et la diversité des signes ne doivent pas masquer les lacunes. La principale reste celle des erreurs toponymiques. En effet, en comparant les cartes du cours du Rhin LIC-1433 et LIC-1220 (1), nous pouvons en recenser plusieurs. Spire¹⁰ devient Spyr, Duttenhoff devient Tuttenhoffen, Losheim devient Loussen. Ce manque de rigueur engendrait des erreurs d'interprétation pouvant entraîner des contretemps ou conséquences plus pénibles, lors des manœuvres des troupes.

Les cartes réalisées par les ingénieurs géographes à l'usage des militaires pendant la guerre de Succession d'Autriche nous montre l'étonnante richesse et variété de ces documents. Cependant, des incohérences et des contradictions subsistent. C'est que les mutations cartographiques en cours ne sont que partiellement abordées et rendent les cartes d'un usage difficile obligeant les militaires à réaliser une vérification sur le terrain pour éviter de commettre de graves erreurs. L'expérience acquise ne verra son application que pendant la guerre de Sept ans avec des documents tels la carte topographique de l'Allemagne du sud basé sur une extension du canevas géodésique de la France¹¹.

III Les cartes de guerre et la figuration des troupes :

Si la carte topographique a pour but la préparation puis l'exécution des campagnes, la carte de guerre quant à elle se contente de montrer les mouvements, les engagements des unités sur le terrain (batailles, sièges) et leurs campements¹². Ce type de document domine la production cartographique des ingénieurs géographes pendant la guerre de Succession d'Autriche. Nous en avons recensé 187 (soit 80%) sur les théâtres d'opération en Allemagne dans le fonds des cartes et plans du SHAT. Ces œuvres s'ins-

⁸ Voir N. Broc, *Les montagnes au siècle des lumières : perception et représentation*, Paris, CTHS, 1991, p. 15.

⁹ Voir L. Febvre, *La Terre et l'évolution humaine. Introduction géographique à l'histoire*, Paris, Albin Michel, 1970, p. 325.

¹⁰ Actuellement Speyer en Allemagne.

¹¹ Voir SHAT, LIC-21.

¹² G. Palsky, "Les cartes de guerre sous le Consulat et l'Empire", in *La cartografia francese*, 1996, p. 112.

crivent dans la droite ligne de l'idée que se fait de Vault¹³ de l'utilisation des cartes – comme support d'accompagnement à des mémoires écrits – à l'usage des militaires. C'est pourquoi, une partie des cartes possède encore un lien direct avec des textes manuscrits (dont l'Atlas de Vault) conservés au SHAT, en particulier dans les séries A et 1 M (Mémoires et reconnaissances).

La carte de guerre n'est plus un outil décisionnel mais plutôt un outil d'étude. Elle éclaire et renseigne sur des actes passés de manière à ne pas reproduire les erreurs; elle permet de comprendre les causes et les conséquences des actions guerrières. Son intérêt principal est la figuration graphique des événements, donnant une vue générale beaucoup plus lisible que de longs mémoires écrits qui ne peuvent que difficilement décrire l'espace. Pour se soustraire des longues narrations des textes manuscrits, les ingénieurs géographes tentent de figurer – en complément de l'espace – la notion de défilement du temps, ce qui ne va pas sans poser de nombreux problèmes techniques. Ainsi nous pouvons dégager différents types de cartes de guerre : les plans des camps, les plans des batailles et les cartes des campagnes.

Les plans des camps :

Représentant le stationnement des armées dans un lieu donné à un moment défini, ces cartes ne sont pas concernées par la question de l'écoulement du temps. L'ingénieur géographe peut donc se consacrer entièrement à l'intégration des unités militaires dans un espace délimité. Sans contraintes techniques particulières, l'art de lever les plans est pleinement maîtrisé par ces hommes. Pourtant ce qui surprend le lecteur attentif, c'est l'absence d'homogénéité de ces réalisations. Aucune règle ne semble être appliquée contrairement aux travaux de la guerre de Sept ans tous basés sur le même modèle (échelle, représentation des unités, titres), ce qui les rend bien plus lisibles. Les teintes de couleur pour la représentation de la nature sont très variées. Nous retrouvons toutes les nuances de vert, mais également du marron ou l'absence pure et simple de couleur. Les échelles sont très disparates, ce qui ne permet pas une comparaison immédiate entre les documents. L'utilisateur doit à chaque lecture faire un exercice mental afin de bien prendre conscience des espaces réels d'une carte. Ceci ne facilite pas le travail des militaires en campagne. En effet certains lieux de campements exigus ne sont pas propices à des armées trop importantes. Pour la figuration des unités une ébauche de codification fait son apparition.

Les unités sont représentées par bataillons (infanterie) ou escadrons (cavalerie) et leur taille est proportionnelle à la surface que couvraient ces unités sur le terrain. Ce respect des proportions est essentiel pour les militaires qui peuvent ainsi se faire une idée précise de l'espace qu'ils ont pour manœuvrer. Chaque unité est accompagnée de son nom. La couleur permet de rapidement faire la différence entre les armes : jaune pour l'infanterie, bleu pour la cavalerie, rouge pour les dragons et vert pour les troupes ennemies. Ces règles ne sont pas toujours respectées et parfois l'infanterie se retrouve en bleu alors que la cavalerie est en rouge ! L'orientation des unités est parfois représentée. Pour cela de petits drapeaux ou guidons de cavalerie en donnent le sens. Comme nous venons de le constater, derrière une apparente uniformité

se cache une grande variété propre à la confusion. Les seules caractéristiques constantes de ces plans sont l'absence d'orientation par une rose des vents et la similitude des titres.

Dépourvus de toutes fioritures le cadre et le cartouche du titre mettent en valeur la carte comme outil d'étude et non comme objet de prestige et de propagande. L'énoncé du titre est particulier, propre aux documents de la guerre de Succession d'Autriche. En effet, seuls sont exprimés le lieu du camp et la date. " *Carte de la Position du Camp de Spire. Du 26. Juillet 1743* " ¹⁴ La raison d'être de ces cartes est de référencer tous les lieux de camp possibles. Alors que pendant la guerre de Sept ans, les plans sont complétés par des informations sur l'armée et son commandant " *Camp de Blisterhoff occupé le 10 Novembre 1760 par la Reserve aux Ordres de M. le M[arqu]is de Castries Lieut[enant] G[énéral] des Armées du Roy* " ¹⁵, de manière à permettre aux lecteurs de suivre les campagnes, donnant un caractère plus historique et parfois apologétique au document comme l'entendait de Vault.

Sur les cartes opérationnelles l'emplacement des unités est représenté très schématiquement. Sans orientation ni indication sur le nom des régiments, c'est la couleur qui permet de définir le type d'armes. Les mouvements sont représentés par des pointillés ou des lignes de la même couleur que les unités dont elles symbolisent les déplacements. L'effet recherché est de montrer de cette manière les axes de communication sans réelle volonté d'y indiquer les jours de passages, fonctions que les mémoires écrits remplissent parfaitement. Mais pour la figuration de combats le problème de l'écoulement du temps se pose, pour une compréhension exacte du déroulement des événements.

Les plans de batailles :

Sur les plans du XVII^e siècle les soldats étaient dessinés de manière figurative en perspective cavalière comme sur des tableaux de batailles. L'indéniable attrait visuel et esthétique masque difficilement la lecture hasardeuse des batailles mises en scène et pousse les ingénieurs géographes à explorer de nouvelles méthodes. La guerre de Succession d'Autriche est révélatrice du tâtonnement de ces hommes en matière de figuration des affrontements militaires. Sans trouver de solutions totalement satisfaisantes ils arrivent malgré tout à poser certaines bases utiles pour les conflits à venir.

La symbolisation géométrique :

Pour les ingénieurs géographes la représentation géométrique des unités devient une évidence qui leur permet de rendre le champ de bataille plus lisible et utilisable pour une compréhension du déroulement des temps forts de la confrontation. Le principal mérite des formes géométriques est de pouvoir marquer le terrain couvert par chaque unité et de la représenter par la combinaison des tailles, couleurs et des drapeaux indiquant leur orientation. L'artillerie fait exception à cette règle. Les batteries, car elles ne couvrent pas une surface suffisante, sont simplement symbolisées par un schéma ressemblant à un canon vu du dessus.

Selon les cartes, la description des unités militaires peut varier. En effet, celles-ci sont tributaires du volume d'infor-

¹³ François Eugène de Vault (1717-1790), directeur du Dépôt de la guerre.

¹⁴ Voir SHAT, LIC-1220 (2).

¹⁵ Voir SHAT, L1C – 145.

mations auxquelles a accès l'ingénieur géographe, ce qui explique pourquoi les forces de l'adversaire sont souvent moins précisément décrites que les troupes alliées. Tout comme le général qu'il sert, l'ingénieur géographe suit le déroulement d'une bataille d'un point culminant (collines, enceintes, clochers d'église). Il lui est ainsi facile d'avoir accès aux informations et ordres donnés par le commandement et de bien comprendre les manœuvres effectuées sous ses yeux. En revanche, l'éloignement des troupes ennemies, la visibilité de plus en plus réduite au fur et à mesure du déroulement des combats (par la fumée des mousquets et de l'artillerie), rendent l'étude des actions de l'ennemi plus problématique.

Si la figuration des unités non encore engagées est bien maîtrisée, la représentation d'un état particulier des soldats (fatigue, pertes, moral) n'est pas encore au point. Les problèmes principaux sont ceux liés à la cohésion et au moral. L'utilisation de lettres sur le plan renvoyant à une légende comble partiellement cette lacune. En revanche, les limites de cette méthode incitent certains ingénieurs géographes pendant la guerre de Sept ans à figurer les unités en déroute et ainsi d'indiquer l'endroit où a basculé l'issue d'un affrontement. Mais dès lors qu'une bataille s'est déroulée avec plusieurs déroutes de part et d'autre, il devient très difficile de bien comprendre l'enchaînement des événements. Et c'est précisément l'intégration de ce double facteur du temps et du mouvement qui pose les plus grands problèmes aux ingénieurs géographes.

Une première prise de conscience de l'importance de l'écoulement du temps¹⁶ :

Par essence, la carte de guerre se doit de pouvoir représenter les mouvements des troupes tout au long d'une bataille, afin d'apporter à celui qui l'étudie, une meilleure compréhension des actions, de leurs causes et de leurs résultats. La difficulté réside dans l'expression des multiples combinaisons possibles. En effet, les mouvements des unités peuvent être fluides (envelopper l'ennemi par un large mouvement tournant) ou saccadés en marquant des temps de pose (prendre une colline puis un village dont l'ennemi a été chassé par des troupes alliées). La vitesse de déplacement peut être variable (charge, marche forcée, approche progressive) et dépendante ou liée à d'autres mouvements (faire une retraite en laissant la place à des troupes de réserve, ou un assaut d'infanterie après une charge de cavalerie). La carte, espace géographique figé, ne peut intégrer cette composante temporelle sans avoir recours à des subterfuges. L'impossibilité de tout figurer oblige l'ingénieur géographe à faire des choix en représentant des moments précis considérés comme importants. Cette sorte de " photo " instantanée qui fige le temps est appelée par Gilles Palsky " *le temps du cartographe* " ¹⁷. Son utilisation permet à l'ingénieur géographe de mettre en lumière certaines actions décisives mais ce choix limité reste bien subjectif, car les causes de ces actions ne sont pas représentées. La carte de guerre reste le reflet de la perception du champ de bataille par le cartographe et véhicule comme informations les résultats des mouvements des unités au détriment des causes et des méthodes.

Par ailleurs, la carte de guerre, pourtant outil de formation à l'art de la stratégie, n'est qu'une vision réductrice du concept de bataille, car elle se contente de transmettre une vue désincarnée et aseptisée du champ de bataille.

Elle montre rarement ou difficilement le chaos, l'âpreté des combats et la coordination des assauts. Tout n'est qu'un enchaînement parfois de formes géométriques aux yeux du lecteur qui domine le terrain d'une telle hauteur qu'il ne peut plus percevoir le côté dramatique et réel de la bataille. La simplification à outrance de la représentation de l'adversaire (qui résulte en partie d'un manque d'informations) ne fait qu'amplifier le phénomène. Pour contrecarrer ce déséquilibre il faudrait dessiner une carte à partir des travaux réalisés par les différents belligérants ce qui n'était évidemment pas faisable par les ingénieurs géographes du XVIII^e siècle. Par ailleurs, il est à noter que le cartographe, témoin oculaire des affrontements, perd le contrôle des informations qu'il reporte sur son document au fur et à mesure que les combats avancent dans le temps. Tout comme le stratège perd peu à peu le contrôle de la situation, la carte devient de plus en plus vague voire chaotique, donc trompeuse. Celle-ci n'est autre que la vision d'une bataille (et non le reflet exact de la complexité d'un affrontement, de ses causes et de ses conséquences), que peut avoir le chef de guerre. En revanche, le déploiement des troupes, qui tient une place importante dans la réussite ou non d'une entreprise guerrière, est suffisamment bien représenté et apporte ainsi une aide conséquente à l'étude des batailles du passé. Moins élaborées que celles de la guerre de Sept ans, les cartes de la guerre de Succession d'Autriche montrent rapidement leurs limites, abstraction faite du travail de mémoire qu'elles représentent pour l'histoire militaire.

Conclusion :

La guerre de Succession d'Autriche représente un tournant dans l'histoire de la cartographie militaire. En effet, c'est à cette époque que la " *cartographie scientifique a rejoint la cartographie de terrain* " ¹⁸ et ne fait qu'entériner un divorce entre techniciens de la cartographie et stratèges. La production cartographique des ingénieurs géographes pendant ce conflit en est d'ailleurs le parfait reflet et met en lumière les errements de ces hommes obligés de s'adapter aux changements de l'art de la guerre et aux avancées scientifiques. Ainsi, le premier contact avec leurs œuvres donne une relative impression d'homogénéité, marquée par de petites évolutions, mais l'étude approfondie nous montre une toute autre réalité. C'est plutôt le chaos qui domine et demande au lecteur de s'adapter aux particularités du document s'il désire en extraire la substantifique moelle et ce, malgré de réels efforts de synthèse pour les documents de la guerre de Sept ans. Si la finalité est de donner une approche rationnelle et simplifiée d'un espace nous pouvons dire que l'objectif n'est pas atteint, ce que les hommes de guerre eux-mêmes ont perçu. Déçus par les limites de la cartographie du XVIII^e siècle qui ne pouvait pas être un outil global, les militaires se contentaient finalement de la carte comme un complément à leurs autres sources d'informations, tout en perdant de vue ses qualités essentielles. Ce contexte n'est pas étranger à l'absence de soutien pour la formation d'un véritable corps des ingénieurs géographes militaires tiraillés entre le corps du Génie et les officiers d'état major. Dès lors, il était communément admis que les compétences scientifiques des ingénieurs géographes ne nécessitaient pas une formation à l'art de la guerre. Le cartographe devenait ainsi un technicien dont la vie solitaire était incompatible avec le tumulte des combats.

¹⁶ Voir G. Palsky, *loc. cit.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 122.

¹⁸ voir M. A. de Villèle, introduction à l'inventaire des cartes de France (en cours de réalisation).